



HAL
open science

Renouvellement générationnel et changement dans l'espace de la cause des femmes à New Delhi : Une approche par les carrières militantes et professionnelles

Virginie Dutoya

► To cite this version:

Virginie Dutoya. Renouvellement générationnel et changement dans l'espace de la cause des femmes à New Delhi : Une approche par les carrières militantes et professionnelles. Congrès de l'AFS, AFS, Jul 2021, Lille, France. hal-03986728

HAL Id: hal-03986728

<https://hal.science/hal-03986728>

Submitted on 5 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Congrès de l'AFS Lille 6 – 9 juillet 2021. Appel à communication du réseau thématique de sociologie politique - La cause des femmes et ses changements

Renouveau générationnel et changement dans l'espace de la cause des femmes à New Delhi : Une approche par les carrières militantes et professionnelles

Virginie Dutoya, chargée de recherche, Centre d'études de l'Inde et de l'Asie du sud (CEIAS), CNRS/EHESS.

Au printemps 2021, une controverse a agité les milieux féministes indiens, notamment ceux de New Delhi, la capitale. Dans une vidéo circulant sur twitter, Kamla Bhasin, une figure du milieu féministe de la capitale indienne, affirmait la différence entre les mouvements féministe, *dalit*¹, trans et écologique, et considérait que le mouvement féministe se fondait sur le genre, et donc la différence entre les hommes et les femmes. Cette vidéo a suscité de nombreuses réactions, Kamla Bhasin étant critiquée pour sa transphobie et son castéisme. Une partie des critiques mettaient aussi en avant un problème générationnel, comme dans ce tweet affirmant « *can Kamla Bhasin and every other 80s savarna feminist become irrelevant already ?* » (figure 1). Le terme *savarna* que l'on peut rapidement traduire par « de haute caste » est ainsi associé à une génération, celle des années 1980, bien que Kamla Bhasin ait été active dès les années 1970. Des associations similaires avaient été faites en 2017 lors d'une autre affaire ayant agité les milieux féministes, celle de « la liste des harceleurs à l'université » (connues comme *the list* ou *losha* en Inde) (Chadha, 2017). Dans ce cas, des féministes, notamment universitaires (une des plus connues étant la professeure Nivedita Menon), avaient écrit une tribune pour protester contre la diffusion d'une liste de supposés agresseurs, en arguant que cette méthode n'était pas la bonne. Selon Srila Roy, cette affaire a divisé la communauté féministe, au premier abord sur le plan générationnel ;

« les féministes plus jeunes ont été décrites comme des filles ingrates, vis-à-vis de l'avant-garde qui leur avait ouvert la voie, tandis que les féministes plus âgées étaient présentées comme naïves, voire réactionnaires. Cependant, ce qui a commencé comme un débat générationnel s'est rapidement transposé sur la question des différences et hiérarchies fondées sur la caste » (Roy, 2018).

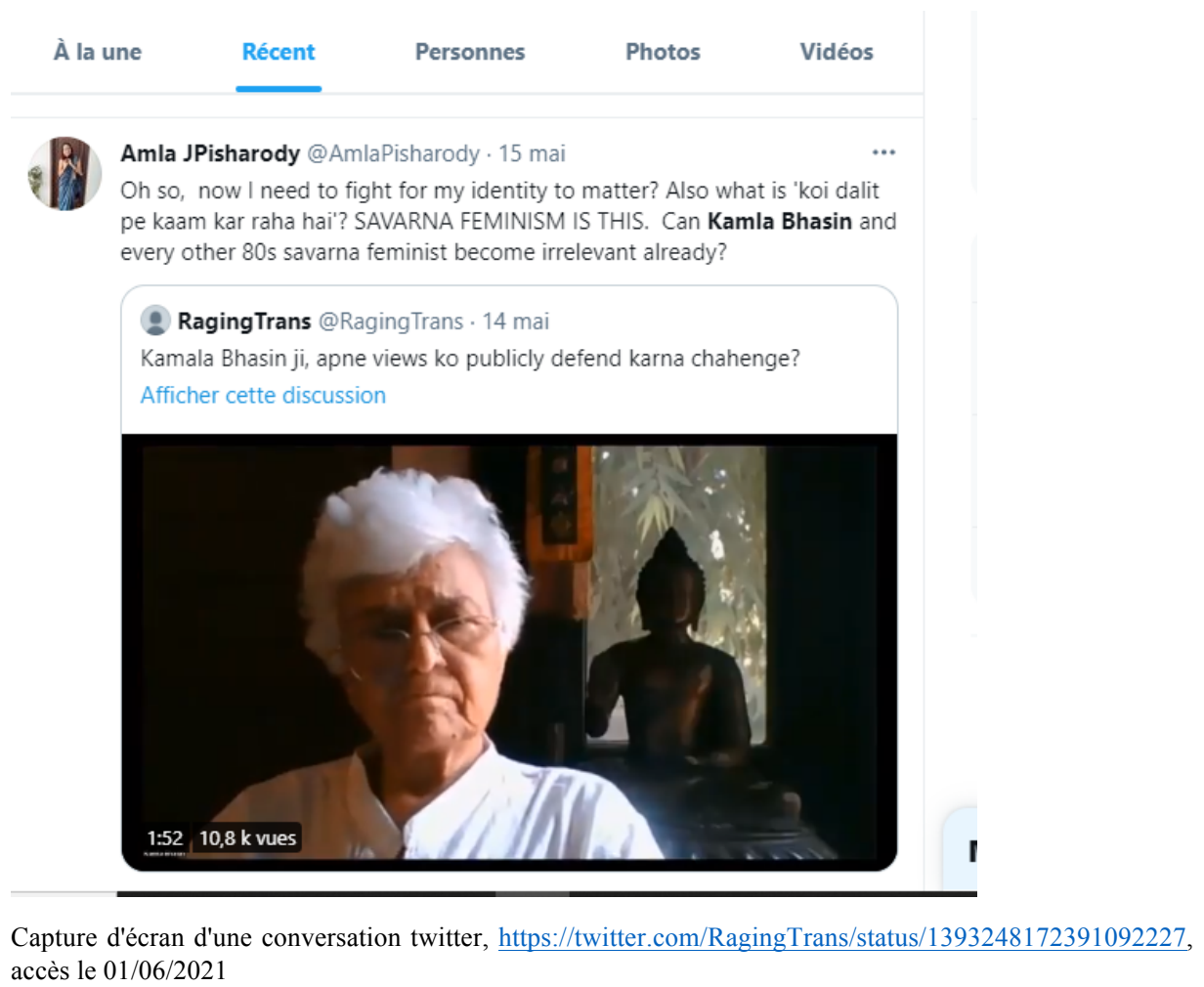
En effet, lorsque l'instigatrice de la liste s'est présentée comme *dalit*, les signataires de la tribune se sont vues reprochées d'être *savarna*, de défendre leurs collègues et d'être insensibles au sort des jeunes femmes qui ne disposaient pas de leurs ressources institutionnelles pour se défendre. Les termes « *aunty* », mais aussi « *mother-in-law* » ont été utilisés pour les qualifier, et une jeune féministe sur twitter avait qualifié ainsi le débat « *Aunty-Feminism vs Millennial-Feminism* »².

¹ Le terme *dalit* renvoie aux personnes de basses castes (en français parfois appelés "intouchables"), et est un terme d'autoréférence à connotation politique, développé par le leader *dalit* Ambedkar (1891-1956).

² Anoo Bhuyan, tweet du 25/10/2017: <https://twitter.com/AnooBhu/status/923189441816137729> (accès le 01/06/2021)

² Anoo Bhuyan, tweet du 25/10/2017: <https://twitter.com/AnooBhu/status/923189441816137729> (accès le 01/06/2021)

Figure 1 : Controverse autour de Kamla Bhasin – printemps 2021



Dans ces affaires, que je ne vais pas commenter en détail, à l’opposition générationnelle se superposent des oppositions idéologiques (autour de la thématique de l’intersectionnalité), de caste, mais aussi des rapports différents aux institutions, Kamla Bhasin étant une directrice d’ONG influente, et Nivedita Menon une professeure dans une grande université publique indienne (même si elle est régulièrement prise pour cible par le gouvernement actuel). La référence aux années 1980 n’est pas anodine, cette décennie étant associée à l’institutionnalisation du féminisme, notamment par son ONGéisation et sa professionnalisation. Cependant, très fréquemment, la critique générationnelle peut être retournée, et ainsi, dans le cadre de mon enquête portant sur l’espace de la cause des femmes et ses travailleuses à Delhi, j’ai souvent entendu la professionnalisation et l’ONGéisation être associée aux plus jeunes générations, qui vivaient de la cause des femmes, plutôt que pour cette dernière. D’une façon générale, menant une enquête sur l’espace de la cause des femmes depuis 2013 (Dutoya, 2018), j’ai été confrontée à un discours sur le changement de la part des enquêtées qu’il s’agisse de déplorer, célébrer ou constater ces transformations. En particulier, l’opposition des « vieilles » générations, plus politisées, aux « jeunes » générations, plus professionnelles était un trope récurrent dans les discours des actrices et des acteurs et participe à des logiques de classement au sein de l’espace de la cause des femmes et à la définition de ses frontières (Mathieu et Roussel, 2019).

L'objectif de cette présentation est donc de montrer la façon dont l'opposition générationnelle est articulée dans l'espace de la cause des femmes de Delhi, les usages qui sont faits de ces oppositions, mais aussi de les objectiver. Différentes perspectives peuvent être choisies pour traiter de cette question. Récemment, plusieurs chercheuses, venues de l'anthropologie, ce sont intéressées à la place des jeunes, y compris des jeunes hommes, dans le mouvement des femmes en Inde (Gilbertson, 2018a, 2018b ; Michon, 2019). Dans ses travaux, Amanda Gilbertson questionne la façon dont l'entrée d'une nouvelle génération d'individus au sein de l'espace de la cause de femmes, transforme la façon dont le féminisme et ses enjeux sont définis (Gilbertson, 2018a, 1). Srila Roy a également traité de cette question, notamment autour des récentes affaires liées à #MeToo (Roy, 2018) mais aussi en montrant dans ses travaux le rôle de la nostalgie pour un « âge d'or » du féminisme indien dans les discours contemporains des militantes de la cause des femmes (Roy, 2009). Ces travaux mettent en évidence la persistance des discours sur le passé et les critiques d'une nouvelle génération, moins militante et que l'on peut dater aux années 2000.

Ainsi, dans le cas de l'Inde, la question du changement générationnel a souvent été abordée par le prisme de l'analyse du discours, et des enjeux et mode d'action dont cette génération serait porteuse au sens large. Si cette question a souvent été associée aux transformations institutionnelles des années 1990, et notamment l'ONGisation, peu de travaux analysent de façon fine la façon dont les carrières professionnelles et militantes des individus ont évolué. Dans d'autres contextes, comme la France, on a pu voir que la professionnalisation se manifestait également à l'échelle des trajectoires individuelles. Dans ses travaux sur le planning familial, Alice Romerio a ainsi mis en évidence l'arrivée de femmes plus jeunes, plus professionnalisées, contrastant avec les militantes plus âgées (Romero, 2019).

Ainsi, plus que la transformation des enjeux, ou même des modes d'action, je souhaite ici interroger la façon dont le changement générationnel se répercute sur les carrières militantes, professionnelles et personnelles des acteurs et actrices (Fillieule, 2001) de cette cause. Assistes-t-on vraiment à un renouvellement des profils, et par là des pratiques ? Quelle est la temporalité de ce renouvellement ? Il faut cependant souligner qu'à la différence des travaux d'Alice Romerio cités plus haut, je ne travaille sur une organisation spécifique. Or cette échelle d'analyse permet de tenir compte de l'histoire spécifique à une institution, et la façon dont cette histoire implique des « générations militantes », c'est-à-dire des cohortes d'adhésion (Péchu, 2001). Je m'intéresse ici au fait d'entrer, et d'évoluer dans "l'espace de la cause des femmes" de Delhi au sens de la « configuration des sites de mobilisation au nom des femmes et pour les femmes dans une pluralité de sphères sociales » (Bereni, 2015, 17). Je m'intéresse ici plutôt aux "générations sociales", qui sont marquées à la fois par leur époque, leur socialisation et leur âge (Mauger, 2010). Sur le plan méthodologique, il s'agit également de questionner la possibilité de travailler sur des générations, sociales et militantes, au sein d'un espace de mouvement social, plutôt que d'une structure spécifique. Comment saisir les effets de génération (et pas seulement d'âge) en partant des trajectoires individuelles, et peut-on identifier, à l'échelle d'un espace de mouvement social des "générations militantes" ?

Ce papier s'inscrit dans une enquête débutée en 2014, et qui interroge la façon dont on travaille à la cause des femmes à New Delhi et les implications du travail rémunéré sur la structuration générale de l'espace de cette cause. Cette enquête a différents volets. A un niveau macro, je m'attache à cartographier l'espace de la cause des femmes à Delhi, en identifiant les différents acteurs et les caractérisant les uns vis-à-vis des autres. Par ailleurs, et

ce sont ces données que j'exploite ici, je m'intéresse aux trajectoires individuelles au sein de cet espace. J'ai réalisé plus de 70 entretiens avec des travailleuses et travailleurs de l'espace de la cause des femmes et du genre (dont 8 hommes), pour la plupart rémunéré.es pour au moins une partie de leur travail. Les personnes rencontrées sont ou ont été des employé.e.s d'ONG, d'administration publique ou de bailleurs, des consultant.e.s, des enseignantes-chercheuses, etc. Tou.tes les enquêté.es sont liées d'une façon ou d'une autre à l'espace de la cause des femmes de Delhi, où a eu lieu la majorité des entretiens, même si trois n'y résidaient pas au moment de l'entretien. Les extraits d'entretiens et trajectoires professionnelles utilisés dans ce texte ont été anonymisés (changement de prénom, élimination/transformation des éléments permettant d'identifier la personne).

Dans un premier temps, je reviendrai sur les analyses du changement générationnel, telles qu'elles apparaissent dans la littérature scientifique, mais aussi dans les discours des actrices et acteurs de la cause des femmes, les discours militants et scientifiques étant souvent étroitement liés en ce domaine (Dutoya, 2016a). Puis dans un deuxième temps de la présentation, j'analyserai la transformation (ou non) des carrières au fil des générations.

1. Analyses et qualifications du changement générationnel

Les hommes et les femmes que j'ai rencontrés avaient entre 23 et 81 ans, avec un âge moyen de 44 ans (tableau 1). D'un point de vue générationnel, mes enquêté.es étaient né.es entre 1934 et 1994. Au premier abord, l'âge ne semble pas un facteur de division majeur. En effet, dans beaucoup d'organisations, que ce soient des collectifs, des ONG, des centres de recherche, ou encore des organisations internationales, on rencontre des militantes et des employées d'âges variés. Certaines organisations mobilisent avant tout certaines tranches d'âges, comme les organisations étudiantes, tandis que les organisations liées à la gauche communiste m'ont semblées plus vieillissantes. Toutefois, au premier abord, la majorité des organisations, ainsi que les événements militants mélangent les générations (voire figure 2), et il existe une véritable sociabilité intergénérationnelle.

Tableau 1: enquêté.es par tranche d'âge

Classe d'âge	Nombre	%
-30 ans	5	7%
30-39 ans	19	27%
40-49 ans	18	25%
50-59 ans	12	17%
Plus de 60 ans	17	24%
Total	71	

Source: l'auteure

En cela, le changement générationnel au sein de l'espace de la cause des femmes n'est pas toujours vécu comme problématique, mais c'est un objet de discussion fréquent. Un premier type d'analyses se concentre sur les effets de l'arrivée de nouvelles générations sociales dans l'espace des femmes, notamment les effets liés à une socialisation différenciée de ces générations. Un premier aspect important est le rapport aux nouvelles technologies. En effet, la montée en puissance de l'activisme en ligne (via des plateformes et réseaux sociaux) est souvent soulignée (Michon, 2019), et plusieurs enquêtées ont évoqués les tensions que cela pouvait susciter. Ainsi, Arunima, une militante et professionnelle dans sa trentaine, active sur les réseaux sociaux, commentait la réticence vis-à-vis des nouveaux médias:

"So what was happening is, they were having a woman's day celebration (...) And since I have communication skills, I completely think about how to have this technology, because I'm a very technical person. So I kept telling them, you know, it's nice that you are doing this but let's put this on the social media. Let's come with something that... Eventually we did that, we made a facebook page, (...) but I feel that initially they were, *oh my god we don't understand what this is, I don't know what you're talking about, I don't know how the social media fits into all of this. Because ours is, we have been operating on a very, it's been voluntary for a very long time, so they were like, we don't need other... This, why am I expected to.. What is facebook, what are facebook events? Why do I need to know how to do this and all...* So yes, again I don't want to be rigid, because I know there are many people who are comfortable with technology though they might be of a certain age. But yeah, this unwillingness to learn new things I think has... Because they are like, this is how we've been operating, and we've been successful, so why not just stick to it. But I think that age gap, sometimes it has bothered me" (Arunima, moins de 30 ans, consultante, Delhi, 2017).

Les enquêtés plus âgés soulignent aussi ces différents rapports aux technologies, à l'image de Neela, une travailleuse en organisation internationale d'une cinquantaine d'années, qui qualifie les transformations liées aux nouvelles technologies de communication de "saut quantique". Toutefois, cet aspect était moins souvent évoqué que les effets d'une socialisation plus égalitaire des jeunes. Ainsi, plusieurs enquêtées insistent sur le fait que les jeunes générations sont plus conscientes de leurs droits. Shruti, une cadre d'ONG d'une quarantaine d'années a commenté un incident dans une faculté de Delhi, où suite à des cas de harcèlement sexuel lors d'un événement public sur le campus, les étudiantes ont protesté ;

"what's happened in Gargi College. When I was a college student, such kind of hooliganism was a norm in festivals, so hardly women would speak up. But now they are speaking up, so in 15 years, it's a major change that has happened, and from a generation which is shying away from talking to a generation which is demanding accountability." (Shruti, 40- 49 ans, Delhi 2019)

Un autre effet générationnel noté par les enquêtés, est le rapport différent à la sexualité, les jeunes générations se définissant souvent comme plus positive, en mettant en avant le droit des femmes (mais aussi des hommes) à disposer de leur corps. J'ai ainsi rencontré des trentenaires se définissant comme queer, asexuel.le, non binaire, etc. Nandini, une cadre en ONG de moins de 30 ans, se comparait en ces termes à sa mère :

"My mother is a lawyer defending women's rights, she is an "older feminist". We had a discussion about the marriage promise clause in the rape laws³. To me, this clause is not right, it is a man's right to change his mind, to withdraw his consent. My mother would argue that it's an upper middle class perspective, because I have no idea of the shame and stigma that a girl from a village would have to face in that situation." (Nandini, cadre d'ONG, moins de 30 ans, Delhi, 2019)

Un deuxième type d'analyse de la différence générationnelle s'appuie sur l'historicité propre à l'espace de la cause des femmes. Que ce soit dans la littérature ou dans mon enquête, la question du changement est souvent reliée à celle de l'institutionnalisation de la cause des femmes (Blanchard, Jacquemart, Perrin et Romerio, 2018). En Inde comme ailleurs, l'institutionnalisation a pris diverses formes mais deux traits sont particulièrement mentionnés, l'ONGisation (et la professionnalisation) (Roy, 2015 ; Dutoya, 2018) et la

³ Selon cet article, un acte sexuel est réputé non consenti (et donc un viol) si l'homme avait promis le mariage à la femme, et revient ensuite sur sa promesse.

généralisation d'un discours "pro-femmes" dans les institutions, à commencer par l'État (Menon, 2009). Ces deux phénomènes sont liés, sans être parfaitement synchrones. Le féminisme d'État se développe en Inde à partir de la deuxième moitié des années 1970 (Tawa Lama-Rewal, 2004) tandis que l'ONGéisation est plutôt assimilée aux années 1990. Les années 1980 marquent un changement de paradigme avec le développement des organisations dites autonomes (en opposition à celles liées à des partis politiques de gauche) qui à la fin de la décennie sont presque toutes devenues des ONG, à savoir des structures enregistrées (sous forme de trust ou de société), avec un siège social et des salariés (Roy, 2015).

Outre la charnière des années 1980/1990, une seconde période identifiée comme un moment de changement se situe dix ans plus tard. Le début des années 2000 est marqué par le renouvellement du féminisme, avec l'émergence d'une nouvelle génération de femmes, urbaines, connectées, qui font évoluer le répertoire d'action traditionnel des mouvements féministes, que ce soit pour protester contre le meurtre d'une célébrité (Jessica Lal assassinée en 1999), pour soutenir un film mettant en scène une histoire d'amour lesbienne contre les attaques de la droite hindoue (*Fire*, sorti en 1998) (Dave, 2011), ou encore en mettant en place des formes inédites de militantisme. C'était le cas de la campagne dite *pink chaddi* (culotte rose), qui encourage les femmes à envoyer des sous-vêtements aux membres d'un groupe nationaliste hindou ayant attaqué des femmes au motif qu'elles fréquentaient des bars (Roy, 2018). Selon Srila Roy (2018), ces événements font émerger de nouveaux modes d'action féministes autour des questions de sécurité, de harcèlement de rue, et de culture du viol. Cet activisme s'oppose aux démarches legalistes typiques des années 1980 et 1990 (Menon, 2004), exemplifiés par la demande (infructueuse) de quotas pour les femmes dans les assemblées législatives (Dutoya, 2016b). Ceci a contribué à construire l'opposition « monolithique » (Roy 2018) entre les (jeunes) féministes contemporaines considérées comme élitistes, et les générations précédentes comme anti-sexe. En outre, les jeunes générations seraient plus sensibles à l'enjeu de l'intersectionnalité du genre et de la caste, tandis que les générations plus anciennes seraient avant tout occupées par la classe. J'ai parfois pu constater l'amertume de jeunes femmes, que ce soit des enquêtées ou des étudiantes qui exprimaient leur déception face à l'attitude de celles qui avaient pu être des modèles pour elles. Pria, une jeune cadre d'ONG d'une trentaine d'années, revient en ces termes sur l'affaire de la liste, évoquée en introduction;

“So I think, two years ago when the whole #metoo thing started in India for example, there was a lot of criticism from senior hum, you know, really respected women's activist that a lot of us had sort of grown up reading their work...” (Pria, cadre d'ONG, 30-39 ans, entretien téléphonique, 2019).

Dans ces discours, les effets d'âge et de génération sont souvent mêlés, dans la mesure où les critiques sont souvent construites en opposant les "vieilles féministes" (*aunties*) aux "jeunes" (*millenials*), que l'on peut toutefois inscrire dans la génération "postféministe" (Gilbertson, 2018a, 2). Comme le souligne Gilbertson (2018a), cette lecture linéaire de l'histoire du féminisme indien tend à homogénéiser la diversité du féminisme contemporain et à masquer la diversité des orientations des "jeunes" féministes. En outre, les débats quant au castéisme et à l'élitisme du mouvement des femmes sont en réalité anciens (Dutoya, 2016b), et la critique du castéisme a aussi visé des mouvements de jeunes femmes. En 2019, une lettre ouverte

d'anciennes militantes du mouvement d'étudiantes *Pinjra Tod*⁴ critiquait ce mouvement, symbolique du féminisme étudiant, en reprenant la critique du castéisme⁵. En réalité, beaucoup de ces questions ont une historicité forte et on peut donc s'interroger sur l'importance de la rupture générationnelle.

Par ailleurs, cette dichotomie a un angle mort important. En effet, comme le montre mon échantillon (tableau 1), la majorité des acteurs et actrices de l'espace de la cause des femmes ne sont ni vieilles, ni jeunes, mais d'âge moyen. D'un point de vue générationnel, beaucoup ne sont pas arrivées avant ou après la professionnalisation de la cause des femmes, mais dans les années 1990. Pour ces raisons, il importe de mieux caractériser les changements qui se sont opérés dans les années 1990, et notamment si l'on peut, ou non, distinguer des générations militantes, à l'échelle de l'espace de la cause des femmes, autour de cette décennie charnière.

2. Effets d'âge et de génération sur les carrières

D'après mes enquêtes, il existe d'importantes différences générationnelles dans la façon de faire carrière au sein de l'espace de la cause des femmes. Ceci apparaissait souvent en entretien, et je juxtapose ici les propos de trois femmes d'âges différents. La première Dipika est dans la trentaine lorsque nous nous rencontrons, elle a commencé à travailler dans l'espace de la cause des femmes dans les années 2000 :

"We have heard a lot of stories from the "old feminist", our generation, we have come in the globalized feminism, already NGOized, this is our feminism, in an organized form. It's also a source of livelihood. I think the whole debate of starving yourself for feminism is out of the window now. I did it when I was doing my self-defense thing. It was good for 3 years, it is good if you are ready for this kind of hippy life living in the mountains." (Dipika, 30-39 ans, cadre d'ONG, Delhi, 2015)

Radha, quinquagénaire, présentait ainsi sa carrière, commencée au début des années 1990 :

"Actually, I began my career in the movement. These were my early days, I've been around for nearly 25 years now. So, hum, at that time it was very spontaneous kind of work. And there wasn't you know a lot of funding for that, (...) therefore the agenda was driven by the issues that were identified by the women on the ground... The profile of feminist activist was also very different then, I mean most of them wouldn't come from degrees, formal degrees, or social work or sociology, it was not necessary, or seen as a compulsory you know qualification to get a job, (...) so many of us came from hum, you know, other fields because of personal experience or connect to the issue, joined" (Radha, 50-59, cadre d'ONG, Delhi, 2020)

Enfin, Sandeepa a plus de 60 ans, elle a commencé à militer à la fin des années 1970 et a dirigé une ONG centrale de Delhi. Elle a jugé ses jeunes collègues durement :

"a new generation of young women, young activists, they, the ones that are, from a more upper middle class, English speaking, they use it like, a stepping stool, they don't

⁴ Littéralement "brise la cage", ce mouvement est né dans les résidences étudiantes pour s'opposer au contrôle social subi par les étudiantes. Plus généralement, ce groupe milite pour la gratuité des résidences, l'égalité entre les étudiantes et les étudiants, et contre la politique répressive du gouvernement indien. Deux activistes de ce mouvement, doctorantes sont actuellement emprisonnées pour leurs participation au mouvement contre la réforme du droit de la citoyenneté, un mouvement qui vise en grande partie à défendre les droits des musulman·es.

⁵ Voir la lettre:

http://roundtableindia.co.in/index.php?option=com_content&view=article&id=9582&catid=129&Itemid=195&fbclid=IwAR01P58-vBgzjq1leUqB7G_BZ29Cbg22ZlHStKS4hyUdmUwChVneojn_YOM (accès 02/06/2021)

stay very long, they want to, you know, their pressurization, they want to go to the UN, or whatever" (Sandeepa, plus de 60 ans, cadre en ONG, Delhi 2017)

A première vue pourtant, ces femmes ont des carrières assez similaires. Après des masters en sciences sociales (travail social pour Sandeepa et Dipika, droit pour Radha), elles ont essentiellement travaillé au sein d'ONG liées à la cause des femmes, parfois les mêmes, tout en maintenant des activités militantes. Radha et Dipika ont également travaillé comme consultantes indépendantes, tandis que Sandeepa a travaillé pour des organisations internationales. Leurs responsabilités et niveaux de salaire sont allés croissants, et toutes appartiennent aux classes moyennes supérieures et se sont installées à Delhi au moment de leurs études ou après avoir menées ces dernières dans de grandes métropoles indiennes. On peut cependant noter des différences. Si toutes trois ont un profil *linkedin*, elles n'en font pas le même usage. Celui de Sandeepa est minimal, tandis que Radha, et surtout Dipika ont beaucoup plus développé et travaillé le leur, en termes de photographie et de détails donnés. La présentation générale de leur profil est particulièrement évocatrice, et s'il est impossible de reproduire ces profils par respect de l'anonymat, on peut en souligner certains traits saillants. Radha se présente comme une *social development professional*, évoquant plus de 20 ans d'expérience dans le "secteur du genre et du développement". Outre des compétences "thématiques" liées au genre, elle met en avant ses qualités managériales et techniques, et son expérience dans la levée de fonds. Dipika quant à elle a fait le choix d'indiquer ses pronoms (she/her) une pratique qui devient courante dans les milieux féministes et LGBT/Queer. Elle se présente comme une *diversity, gender justice, community care and wellbeing practitioner* ainsi qu'une féministe queer intersectionnelle. Elle met en avant sa capacité à construire et renforcer des processus promouvant le bien-être collectif et la justice.

Ces trois citations, et les trajectoires de celles qui les formulent sans être représentatives d'une classe d'âge, permettent d'esquisser des pistes de réflexion. Une thématique importante dans leurs propos est le rapport à la professionnalisation, qui est généralement situé dans la littérature au début des années 1990. Pour pallier les difficultés statistiques liées à la taille de mon échantillon et de certaines classes d'âge (tableau 1), j'ai procédé à un découpage autour de trois périodes, celles qui sont entrées dans l'espace de la cause de la femme avant 1990, (ie qui avaient plus de 30 ans en 1990): 21 individus (30%); celles qui ont fait leur entrée dans les années 1990 (ie qui ont eu 30 ans dans cette décennie): 16 individus (23%) et celles qui avaient moins de 20 ans en 1990, et ont fait leur entrée dans un espace de la cause des femmes déjà fortement professionnalisé : 34 individus (48%). Ce découpage est fondé sur les récits de mes enquêtées quant à leur entrée dans cet espace de mouvement social et de travail. J'ai ensuite testé différentes corrélations, en m'intéressant aux différents aspects des carrières notamment à ceux qui revenaient régulièrement en entretien (formation, entrée, vie familiale, évolutions⁶). Certains points n'ayant pas donné de résultats probants, je m'attarderai sur les éléments les plus significatifs.

Un premier élément souvent mentionné est celui de la formation initiale. En effet, le processus de professionnalisation de la cause des femmes fait émerger des formes d'expertise en ce domaine (Direnberger, 2018). Ainsi, Radha, citée plus haut suggérait une homogénéisation des parcours, vers les études de développement et le travail social. Par ailleurs, le développement des études sur les femmes, et plus tard de genre en Inde dans les

⁶ Partant des actrices et acteurs actuellement inscrits dans l'espace de la cause des femmes, je n'ai pas pu analyser de façon satisfaisante les logiques de désaffection et de sortie de cet espace.

années 1980 et 1990 (Anand, 2014) est également un fait marquant de l'espace de la cause des femmes, et certaines enquêtées plus âgées revenaient sur le fait que les générations formées à partir des années 1990 avaient reçu des formations plus poussées autour de ces questions. Amruta, une chercheuse de plus de 60 ans notait :

I think it's also a generation thing because, for people of my age we don't have any formal training in gender issues, it's just something you picked up on the way (...). And now there is much more formal training, and formal exposure, so there is much more you can do (...). But I do see, sometimes what happens is, so, hum, you pick up, the problem is sometimes people pick up the language without actually, you know, internalizing the thinking. And so, so that's also a problem because sometimes, people are saying all the right things, but without actually practicing that in their own life.

Si l'on suit la logique de la professionnalisation, on devrait observer une augmentation du niveau de diplôme chez la plus jeune génération, ainsi qu'une tendance à la spécialisation.

Tableau 2 : Niveau d'études en fonction de la génération

	Bac (eq)	Licence & ass	MA & ass	doctorat
Entrée avant 1990	1	1	10 (48%)	9 (43%)
Entrée dans les 1990		2	8 (50%)	6 (38%)
Entrée après 2000		1	26 (76%)	7 (21%)
Total	1	4	38	22

Source : auteure

Quelle que soit la période, le niveau de diplôme des actrices et acteurs de l'espace de la cause des femmes était déjà très élevé, mais on peut souligner la tendance à la généralisation du master, au détriment des diplômes inférieurs, mais aussi du doctorat. Cependant, dans ce deuxième cas, il faut tenir compte du fait qu'il n'est pas exclu que les plus jeunes entreprennent par la suite un doctorat. En ce qui concerne les disciplines étudiées, la diversité de ces dernières rend difficile toute analyse systématique sur un échantillon de cette taille, on peut toutefois noter que trois disciplines sont mieux représentées dans la génération entrée après l'an 2000, les études sur les femmes et de genre (qui restent un choix minoritaire), les études de développement ainsi que la science politique, notamment les relations internationales. Dernier point intéressant, si 33% des enquêtées entrées dans l'espace de la cause des femmes avant les années 1990 ont fait tout ou partie de leurs études à l'étranger, c'est le cas de 50% de ceux qui ont fait leur entrée dans les années 1990, et 56% de la plus jeune génération. Ceci va dans le sens de la thèse d'une « gentrification » de l'espace de la cause des femmes, les études supérieures à l'étranger étant un marqueur de classe important, d'autant que la massification des études supérieures, articulé à une politique de quota pour les populations les plus marginalisées a réduit les opportunités d'étude en Inde des jeunes issus de classes moyennes supérieures et supérieures⁷.

En ce qui concerne le déroulement de la carrière professionnelle et militante, il est difficile de mettre en évidence une trajectoire typique à chaque génération. On peut toutefois noter des traits caractéristiques si l'on s'intéresse aux cadres d'emploi, et en particulier aux types

⁷ Cela ne se traduit pas forcément par des carrières plus internationalisées ; 32% de la première génération ont travaillé à l'étranger, contre 21 et 25% pour ceux entrées dans les années 1990 et après 2000. Bien sûr, plus la carrière a été longue, plus on a pu avoir des opportunités de travailler à l'étranger.

d'institutions employeuses (tableau 3). Un premier point intéressant est l'alignement de la génération entrée dans l'espace de la cause des femmes dans les années 1990 avec celle qui lui succède, tandis que ces deux générations se distinguent assez fortement de celle antérieure aux années 1990. Quelle que soit la génération, l'emploi en ONG est très marqué, même s'il est beaucoup plus net pour les femmes et les hommes arrivés après 1990. Mais c'est surtout au niveau de la pratique de la consultance que la différence est la plus marquée. En effet, aujourd'hui, il est très fréquent pour les professionnel.les de la cause des femmes d'effectuer des missions de consultance, soit au sein d'une organisation qui utilise ce type de statut pour éviter les frais liés à des salariés fixes (y compris au sein de l'administration publique), soit entre deux emplois permanents, soit en bureau d'études. En revanche, l'emploi dans les administrations publiques, nationales comme internationales est moins marqué chez les jeunes générations. A cet égard, si l'ONGéisation constitue bien une forme d'institutionnalisation de la cause des femmes, elle ne remplace pas forcément le travail militant non rémunéré, et peut se substituer à d'autres formes de travail institutionnel. Il faut noter que j'inclus ici dans le travail pour l'Etat les enseignantes-chercheuses dans des universités publiques, qui sont souvent plus âgées du fait de l'âge avancé d'entrée en poste.

Tableau 3 : type d'expériences professionnelles en fonction de la génération

a travaillé...	... comme consultant.e	... pour l'Etat/une administration publique	... en ONG	... en organisation internationale
Entrée avant 1990	32%	50%	63%	32%
Entrée dans les années 1990	73%	21%	87%	40%
Entrée après 2000	72%	13%	88%	30%

Source : l'auteure (N=66)

Les modalités d'articulation entre les pratiques militantes ne semblent pas fondamentalement différentes d'une génération à l'autre, et les données recueillies ne vont pas dans le sens de la thèse de la dépolitisation par la professionnalisation. Même si les données doivent être prises avec précaution car elles sont incomplètes et subjectives, les plus jeunes générations ne se disent pas moins féministes, au contraire, et une part plus importante présente le fait de travailler de façon rémunérée à la cause des femmes comme un choix de vie. En effet, de façon intéressante, c'est plutôt chez les femmes entrées dans l'espace de la cause des femmes que ces carrières avaient été choisies par défaut, même si le profil de la professionnelle « militante » qui a reconverti ses capitaux militants de façon professionnelle existe également chez ses dernières. Ainsi, parmi les femmes les plus âgées, plusieurs se sont trouvées à travailler dans le secteur associatif de la cause des femmes parce qu'il était plus flexible (notamment lorsqu'elles devaient s'occuper de jeunes enfants), ou accessible à leur trajectoire « atypique », du fait d'arrêts longs (naissance des enfants) et de déplacements fréquents (pour suivre un conjoint fonctionnaire ou militaire). Amruta, chercheuse d'une soixantaine d'années dans une institution publique m'explique avoir rejoint une organisme de recherche féministe d'abord parce que cet employeur lui proposait un emploi du temps plus compatible avec ses obligations de jeune mère de deux enfants. De la même façon, Ranjana, quinquagénaire travaillant pour une organisation internationale revient sur ces débuts de carrière, alors qu'elle était la jeune épouse d'un militaire ;

"So I started doing consultancy. The thing was every two years, my husband would get a posting in a place where we could not come, so it would be two years without him. So I had to take care of my two daughters. So first it was just translation, but then they learned I had done sociology, so they thought I could do social work" (Ranjana, cadre d'OI, 50-59 ans, Delhi, 2017)

De telle modalité d'entrée dans la carrière n'ont pas été mentionnée par les femmes de moins de 40 ans, y compris lorsqu'elles avaient des enfants. D'une façon générale, l'articulation entre les carrières familiales, professionnelles et militantes est un point de différenciation générationnelle. Par ailleurs, alors que sur les carrières professionnelles, la rupture générationnelle se faisait entre la génération entrée avant les années 1990 et les deux autres, sur ce point, c'est la dernière génération qui se distingue. En effet, alors que plus de 90% des femmes (et des hommes) entré.es dans l'espace de la cause des femmes avant les années 2000 sont mariés (le plus souvent avec un ou deux enfants), ce n'est que le cas de 40% des plus jeunes. Certes, une partie de cette différence s'explique par le recul de l'âge du mariage, d'autant qu'on parle ici de femmes (et d'hommes) diplômé.es, vivant en milieu urbain. Toutefois, ce chiffre demeure remarquable, dans un pays où le mariage est une institution quasiment universelle. Or, plusieurs enquêté.es de moins de 40 ans m'ont signifié leur souhait de ne pas se marier, notamment du fait de leur orientation sexuelle, ou par choix féministe. Ce profil existe également parmi les enquêté.es plus âgé.es, mais il est moins fréquent, et moins clairement assumé.

Conclusion

Les conflits générationnels sont monnaie courante dans les mouvements sociaux, et à la nostalgie d'un âge d'or militant est souvent opposée la critique du conservatisme des plus âgé.es qui refuseraient d'accepter le changement. A cet égard, les discours sur le changement générationnel, et le changement en général, participent à bien des égards aux luttes de classement qui structurent l'espace de la cause des femmes en Inde. Le conflit générationnel sert bien souvent à réécrire certains conflits, comme ceux liés à la caste. En outre, ces premières données montrent que la professionnalisation/ONGisation des années 1980/1990 est un phénomène transgénérationnel, et que l'emploi dans les ONG remplace souvent d'autres formes d'emploi institutionnel, plutôt qu'il ne se substitue au travail non rémunéré.

Une analyse au delà des discours rend visible des transformations importantes quant à l'organisation du travail (notamment la montée de la consultance), et l'articulation entre la vie affective (familiale, amoureuse, amicale), la vie militante et la vie professionnelle. En particulier, la professionnalisation de l'espace de la cause des femmes implique une rationalisation du travail qui le rend peut être moins accessible à certaines femmes, notamment celles qui cherchaient dans les années 1970 et 1980 un emploi conforme à leurs obligations familiales. En revanche, cela donne des opportunités de carrière plus larges, y compris à des femmes qui ne peuvent (ou ne souhaitent) plus dépendre de leur famille du fait de leurs choix affectifs, mais aussi peut-être dans le futur aux femmes issues de milieux plus populaires, dans un contexte de généralisation des cursus en études sur les femmes et de genre, y compris dans des universités périphériques (Kanagasabai, 2018).

Figure 2 : Manifestation à New Delhi, février 2020



Source : photo de l'auteure

Bibliographie :

- Anand Arpita, 2014, *A History of Women's Studies in Higher Education in India 1970s-80s: Questions of Teaching*, MPhil in Women's and Gender Studies, Ambedkar University, Delhi/CWDS.
- Bereni Laure, 2015, *La bataille de la parité: Mobilisations pour la féminisation du pouvoir*, Paris, Économica.
- Blanchard Soline, Jacquemart Alban, Perrin Marie et Romerio Alice, 2018, « La cause des femmes dans les institutions », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 223, p. 4-11.
- Chadha Geeta, 2017, « Towards Complex Feminist Solidarities after the List-Statement », *Economic and Political Weekly*, vol. 52, n° 50.
- Dave Naisargi, 2011, « Indian and Lesbian and What Came Next: Affect, Commensuration, and Queer Emergences », *American Ethnologist*, vol. 38, n° 4, p. 1548-1425.
- Direnberger Lucia, 2018, « Devenir experte en genre. Trajectoires et stratégies au Tadjikistan », in Cîrstocea, Lacombe et Mathieu, *La globalisation du genre : Mobilisations, cadres d'actions, savoirs*, p. 45-63.
- Dutoya Virginie, 2016a, « Defining the "queers" in India: The politics of academic representation », *India Review*, vol. 15, n° 2, p. 241-271.
- Dutoya Virginie, 2018, « La professionnalisation de la cause des femmes en Inde », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 223, p. 26-43.

- Dutoya Virginie, 2016b, « Une demande faite au nom des femmes ? Quotas et représentation politique des femmes en Inde et au Pakistan (1917-2010) », *Revue française de science politique*, vol. 66, n° 1, p. 49-70.
- Fillieule Olivier, 2001, « Post scriptum : Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel », *Revue française de science politique*, vol. 51, n° 1-2, p. 199-215.
- Gilbertson Amanda, 2018a, « Between inclusivity and feminist purism: Young gender justice workers in post-Nirbhaya Delhi », *Women's Studies International Forum*, vol. 67, n° May 2017, p. 1-9.
- Gilbertson Amanda, 2018b, « Of Mindsets and Men: Tackling Masculinity, Patriarchy, and Privilege in Delhi », *Men and Masculinities*.
- Kanagasabai, Nithila, 2018, "Possibilities of transformation: Women's Studies in Tier II cities in Tamil Nadu, India", *Discourse: Studies in the Cultural Politics of Education*, 39(5), 709–722.
- Mathieu Lilian et Roussel Violaine, 2019, « Au-delà de la métaphore : Penser les frontières », *Penser les frontières sociales : Enquêtes sur culture, l'engagement et la politique*, L. Mathieu et V. Roussel éd., Lyon, Presses Universitaires de Lyon, p. 5-24.
- Mauger Gérard, 2010, « Jeunesse : essai de construction d'objet », *Agora débats/jeunesses*, vol. 56, n° 3, p. 9-24.
- Menon Nivedita, 2004, *Recovering Subversion: Feminist Politics Beyond the Law*, New Delhi, Permanent Back.
- Menon Nivedita, 2009, « Sexuality, Caste, Governmentality: Contests over 'Gender' in India », *Feminist Review*, vol. , n° 91, p. 94-112.
- Michon Caroline, 2019, *Faire corps des affrontements : le Mouvement Indien des Femmes dans la ville de New Delhi, un réseau militant polymorphe*, thesis, Paris, EHESS. Adresse :
- Péchu Cécile, 2001, « Les générations militantes à droit au logement », *Revue française de science politique*, vol. Vol. 51, n° 1, p. 73-103.
- Romerio Alice, 2019, « Des carrières féministes : devenir et rester féministe en travaillant au Planning familial », *Recherches féministes*, vol. 32, n° 2, p. 217-234.
- Roy Srila, 2009, « Melancholic politics and the politics of melancholia: The Indian women's movement », *Feminist Theory*, vol. 10, n° 3, p. 341-357.
- Roy Srila, 2018, « #MeToo is a Crucial Moment to Revisit the History of Indian Feminism », *Economic and Political Weekly*, vol. 53, n° 42.
- Roy Srila, 2015, « The Indian Women's Movement: Within and Beyond NGOization », *Journal of South Asian Development*, vol. 10, n° 1, p. 96-117.
- Tawa Lama-Rewal Stéphanie, 2004, *Femmes et politique en Inde et au Népal : Image et présence*, Paris, Karthala.